

une fière et gracieuse taille. Il ressemblait à son père, le colonel comte Roland de Savray, mais il était plus beau.

Autour de son front des cheveux blonds se bouclaient. Ses grands yeux bleus exprimaient la tristesse et la vaillance.

— J'aurais à te parler, dit-il en s'adressant à Joli-Cœur, et avant même d'embrasser sa mère. Est-il vrai que le comte de Savray, mon père, passe la nuit à marcher dans sa chambre ?

— C'est vrai, répliqua le hussard.

Est-il vrai que son lit n'est jamais défait ?

C'est vrai, répéta Joli-Cœur. Ceci, cela et le reste. Tout ce qu'on dit de lui est vrai. Mais est-ce bien M. le comte ? voilà ce que nous ne savons plus.

Paul baissa la tête en fronçant le sourcil.

Il s'approcha de sa mère, qui le pressa contre son cœur avec plus de tendresse encore qu'à l'ordinaire.

— Tu as quelque chose à me dire ? murmura-t-elle.

— Oui, ma mère.

Elle fit un signe. L'abbé, Fanchon et Joli-Cœur se retirèrent dans la pièce voisine.

Or l'abbé, depuis plusieurs années, était aux gages du gros petit docteur Lunat, spécialement pour compulser tous les bouquins écrits en toutes langues sur ce mythe qui a traversé les siècles, le Juif Errant.

L'abbé, trouvant des auditeurs dociles, vida son sac, et dit des curiosités bien extraordinaires, — principalement au sujet du Pharisien Nathan, qui louait le temple aux marchands. Ce Pharisien est le quatrième Juif errant.

Le cinquième est le valet de Caïphe.

Le vicomte Paul s'était assis sur un tabouret, aux pieds de sa mère. Il mit sa tête blonde sur les genoux de la comtesse Louise, qui lisait dans ses grands yeux bleus comme en un livre.

— Tu souffres, dit-elle.

— Pas quand je suis ainsi, près de toi, mère chérie, répondit-il tandis qu'un sourire naissait autour de ses lèvres.

XLVIII

L'aveu.

Elle se pencha pour mettre un long baiser sur ce front doux comme celui d'une jeune fille.

— Mère, dit Paul, si je ne t'aimais pas si bien, je mourrais. Je suis toujours soulagé. Je suis ceux de mon âge pour ne pas entendre ce qu'ils disent, car ils disent souvent du mal de celui dont tu portes le nom. Les pauvres amis qui nous sont restés fidèles essaient bien de me consoler avec d'étranges fables et des contes d'enfants ; mais je ne suis plus un enfant, ma mère, et je ne crois plus ce que je ne comprends pas.

— C'est vrai, murmura la comtesse Louise, tu es un savant maintenant, mon Paul chéri. Tu es bien plus savant que l'abbé Romorantin, qui croit encore à mon bonheur passé, à la tendresse, à la bonté du comte Roland de Savray, mon mari bien-aimé... Ah ! si tu pouvais te souvenir !...

— Je ne me souviens que trop ! murmura Paul en une sorte de gémissement.

La comtesse ne l'entendit pas et poursuivit :

— Si tu savais comme moi quel cœur c'était que ton père ! combien de délicatesse et de belle fierté ! que d'affection ! que d'honneur !...

— Je crois à cela, ma mère, interrompit le vicomte Paul dont les yeux étaient mouillés de larmes. Je crois à cela comme je crois en Dieu !

— A quoi donc ne crois-tu pas, mon enfant chéri ? demanda la comtesse Louise.

Paul resta un instant silencieux, puis il se couvrit le visage de ses mains.

— Il y a des choses qui sont impossibles ! murmura-t-il enfin avec découragement. Il faudrait croire aussi à Barbe-Blue, à Croquemitaine, à l'Ogre, au Petit-Poucet... tandis qu'il y a bien des exemples, ma mère, bien des exemples avérés d'hommes au cœur bon, loyal, chevaleresque même, qui tombèrent tout d'un coup au plus profond de l'abîme du mal !

— Enfant, dit la comtesse avec une fermeté douce, si je me trompe, laisse-moi mon erreur. Je veux bien mourir, mais que ce ne soit pas par toi !

Paul s'agenouilla, devant de baisers, les pauvres belles mains froides de la comtesse Louise.

— Oh ! mère ! mère ! reprit-il d'une voix où les larmes contenues tremblaient, je croirai à tout ce que tu voudras... mais tu m'as arraché la promesse de ne jamais risquer dans un duel ma vie qui est à toi...

— Qui est à Dieu ! rectifia la pauvre mère.

— On m'a insulté...

— Deja !

— Rends-moi ma promesse, ma mère !

XLIX

La vision.

La comtesse Louise le contemplait avec ce grand amour des mères plein d'épouvante et de vaillance.

— On t'a insulté ! répéta-t-elle. Et qui donc a osé t'insulter ?

Un rouge vif avait remplacé la pâleur du vicomte Paul.

— Comme je sortais aujourd'hui du collège, dit-il tandis que sa voix se baissait, malgré lui, j'entendais, comme toujours, les railleries orielles de ces trois ou quatre méchants qui me poursuivent : le fils du général qui commandait en second à Tours, le fils de l'ancien préfet de Tours,

le fils de Mme Lancelot, de Tours. Les autres m'aimaient : ceux-là ont fait le vide autour de moi comme si j'étais un lépreux. Leur avons-nous causé quelque chagrin, ma mère ?

— Jamais, mon pauvre enfant... mais leurs parents nous ont vus si heureux !

— Selon ma coutume, pour échapper à leur sarcasme, j'entrai à l'Eglise Saint-Etienne-du-Mont. J'y vais souvent. J'aime à prier la bonne sainte Geneviève. Je la supplie d'envoyer vers nous celui qui, deux fois déjà, nous a protégés... J'étais agenouillé dans le bas côté de gauche. Je ne priais pas, car j'avais trop de colère dans le cœur. Je voyais les rayons du soleil couchant filtrer à travers les dentelles du jubé pour inonder d'une manière dorée le grand crucifix du maître-autel... celui qui outragea Notre-Seigneur s'est repenti pendant dix-huit siècles, ma mère. Celui qui est le Pardon a dû pardonner. Je me disais : Nous ne le verrons plus...

— Tout à coup, à la lueur des cierges qui brûlent sans cesse auprès des reliques, j'aperçus une jeune fille agenouillée. Je la regardais sans savoir d'où venait la profonde émotion qui me faisait battre le cœur. Elle se releva. Je fus ébloui comme à l'aspect d'un ange.

— O ma mère, quelle piété angélique ! et comme son sourire doit apaiser la colère céleste ! Je m'élançai, car je l'avais reconnue...

— Tu la connaissais donc ? s'écria la comtesse.

— Ecoute ! murmura le vicomte Paul, tout à l'heure je mentais quand je disais : Je ne crois plus à ce que je ne comprends pas. Je crois à tout, ma mère, et je songe à elle bien souvent...

— Elle !... de qui parles-tu ?

— Je parle, répondit le vicomte Paul, je parle... faut-il donc te dire son nom ? Peut-être que tu ne le sais plus, mais moi, je n'ai jamais oublié le suave et pâle visage de celle qui partageait les jeux de mon enfance...

Lotte ! interrompit Louise en proie à un trouble soudain. La fille du...

Elle s'arrêta, mais le vicomte Paul acheva :

— La fille du Juif errant. Je l'ai revue, ma mère !

L

La Marseillaise.

Dans la chambre voisine, le bon abbé Romorantin disait à Fanchon et à Joli-Cœur :

— On trouve tout dans les livres. Le docteur Lunat est fou comme un lièvre en mars, mais sa folie me permet de faire des recherches admirables : le doigt de la Providence est là. Tous les jours j'apprends quelque chose. Mes amis, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'on ait rencontré